

Prologue

CASSIE

La chaleur de ce mois de juillet caniculaire est vraiment difficilement supportable en Virginie. Par chance, je ne reste que quelques jours. Depuis que maman est morte, il y a maintenant cinq ans, mon père, qui est souvent en mission – c’est ça, quand on est dans l’armée – m’aurait envoyée dans de la famille, si nous en avions eu. Mes parents étant enfants uniques et mes grands-parents étant morts, je passe le plus clair de mon temps au pensionnat. Ce qui me va très bien. Je ne passe pas assez de temps dans mon chez-moi théorique qui change régulièrement au gré des affectations de mon paternel, pour que ça me manque. Je n’ai donc pas vraiment d’amis. Alors ici, ou ailleurs... C’est du pareil au même. Même mon frère, Chase, est souvent en vadrouille. Lui non plus n’apprécie pas spécialement d’être à la *maison*. Notre père l’a envoyé au pensionnat quasiment le lendemain de la mort de maman. Malheureusement, nous étions dans des établissements séparés et non mixtes. Mais, mon frère est le meilleur du monde. Malgré la distance, il a toujours fait en sorte que nous soyons en contact. Il a cinq ans de plus que moi et prend son rôle de grand frère très au sérieux. Entre les appels et les mails, il ne se passe pas deux jours sans que j’aie de ses nouvelles et lui des

miennes. En pratique, nous ne devons nous voir dans la réalité qu'une ou deux fois par an.

Depuis qu'il est majeur, ses visites se sont faites plus nombreuses. Dès qu'il a un jour de libre, il passe me voir au pensionnat pour quelques heures.

Moi aussi, j'attends ma majorité pour pouvoir être tranquille. Mon père a beau être absent, il a des conceptions de l'éducation très archaïques et il les applique d'autant plus que je suis une fille. Pas de jupe au-dessus du genou, chemisier boutonné jusqu'au cou. Bref, inutile de lui demander si je peux sortir le soir, la réponse est connue d'avance et il ne transige jamais. Mais vraiment jamais.

La preuve en est aujourd'hui. Il fait presque trente-huit degrés, pas un souffle d'air. La maison, qui est la nôtre pour le temps de sa mission sur la base militaire de Norfolk, n'a, bien évidemment pas la climatisation. J'ai si chaud, que je réfléchis sérieusement à vider le frigo et à y établir ma chambre. Inutile de préciser qu'avec mon mètre soixante-quinze, je vais avoir du mal à rentrer dedans. Mais je suis prête à me couper les deux jambes pour avoir un peu de frais.

Mon père est en réunion. Il va certainement repartir en opération d'ici un ou deux jours, mais il a tenu à ce que je vienne le voir le temps de son passage sur la base. C'est les vacances scolaires et pour une fois, j'avais l'occasion d'aller chez une camarade de classe qui m'avait invitée chez elle pendant une semaine. Mais il a fallu qu'en l'apprenant, mon père m'ordonne de le rejoindre. Et certainement pas pour profiter de ma très négligeable présence, mais bien pour m'empêcher de m'amuser. Il doit penser que les parents de mon amie ne savent pas comment m'éviter les problèmes. Il s' imagine certainement qu'en une semaine, je risque de

devenir accro à la coke, et peut-être même de tomber enceinte de mon dealer. C'est que ça va vite ce genre de chose, surtout dans des coins aussi glauques que le Kansas. Il faut dire que Dorothy¹ a dû se faire un bon shoot pour imaginer un chemin pavé d'or, des lions et des épouvantails qui parlent.

Maintenant que je suis en sécurité dans ce qui me sert de maison – difficile de considérer ça comme un foyer quand j'y passe moins d'une semaine par an –, mon paternel n'est pas là. J'ai juste pour ordre de ne pas sortir d'ici. Donc je peux oublier la plage ou la piscine. Je peux me sortir de l'esprit l'idée de faire connaissance avec les jeunes d'ici. Bref, tout ce qui pourrait être sympa et faire passer le temps plus vite. J'ai tout de même eu le droit de porter un bermuda, du moment qu'il m'arrivait aux genoux et un vieux T-shirt bien large. J'aurais ouvert la bouteille de champagne si j'avais eu le droit de boire ne serait-ce qu'une gorgée d'alcool. Ma vie est tré-pi-dante. Et au cas où il y aurait un doute, c'est de l'ironie.

Je n'en peux plus. Mes cheveux se collent à ma peau dans mon cou. Malgré le chignon que j'ai fait, il y a toujours des petites mèches qui s'échappent. *Elles, au moins, elles y arrivent.* Oui, je rêve d'évasion, je rêve de liberté. La seule que j'ai ici, c'est la télévision quand mon père n'est pas là et sinon, la musique et la lecture. Vie-De-Merde. C'est dans ces moments que ma mère me manque. Je ne m'en souviens pas très bien. J'avais dix ans quand elle est morte mais j'étais déjà dans un pensionnat. A l'époque, je rentrais tout de même à chaque période de vacances. Nous étions vraiment très proches, elle m'appelait tous les jours. Elle m'aimait. Elle était

1. *Le Magicien d'Oz* de Lyman Frank Baum.

belle et toujours souriante. Elle m'a toujours dit qu'il fallait suivre mon cœur. C'est ce qu'elle a fait quand elle a rencontré mon père. Même si elle a dû faire certains sacrifices, comme déménager tous les deux ans minimum, elle l'aimait plus que tout. C'était l'amour de sa vie. Elle me racontait souvent leur rencontre. Elle avait eu le coup de foudre. Je n'y crois pas vraiment mais cette histoire me plaisait. Ils ne se ressemblaient pas, on peut même dire qu'ils étaient des opposés. Elle me disait que c'était ça qui était beau, ils étaient complémentaires. Sauf que maintenant, il n'y a plus que lui.

Je suis arrivée hier et je regrette déjà mon pensionnat. Vivement que je puisse repartir. L'avantage là-bas, c'est que, pendant les vacances, il n'y a presque personne, donc je suis libre de faire ce que je veux. Pas de colocataires qui m'obligent à baisser le son de la musique, pas de camarade pour forcer tout le monde à regarder des émissions idiotes à la télévision. C'est ce qui se rapproche du paradis pour moi. Comme je le disais : Vie-De-Merde. Mais c'est la mienne, alors autant prendre le positif et balancer le reste aux ordures.

Poussée par une petite faim et un gros besoin de frais, j'ouvre le réfrigérateur à la recherche d'un petit encas. Je saisis une cannette de soda et la presse contre mon front. J'étouffe. Attirée par la perspective de ressentir une petite brise sous l'auvent devant la maison, et malgré l'interdiction de mon père, j'ouvre la porte ainsi que la moustiquaire. Je m'installe sur le fauteuil en osier complètement défraîchi. C'est celui de ma mère. Il l'a suivi dans chaque déménagement. De cette place j'ai vue sur la rue. Il n'y a que des maisons de militaires. Dans ce quartier de la base, les maisons sont relativement modestes. Mon père étant gradé, il aurait pu bénéficier de mieux, mais il considère

qu'étant souvent en mission, il n'a pas besoin de plus grand, ni de plus luxueux. Je ferme les yeux en essayant de m'évader en rêve.

La chanson de Luke Bryan, *I See You*, résonne dans mes écouteurs, quand je sens une présence devant moi. J'ouvre d'un coup mes yeux et me redresse en ôtant mes écouteurs. Trois garçons me font face. Ils ont l'air d'avoir mon âge. Peut-être un peu plus âgés. Bermudas classiques, polos de golf, coupes de cheveux parfaites, pour des militaires ou en tout cas pour des fils de militaires. C'est une des raisons pour lesquelles mon père et Chase ne s'entendent pas. Mon frère aime avoir les cheveux en bataille. Mais ces trois- là, eux, font visiblement tout pour plaire à leurs géniteurs. Du moins en apparence. Car quand je vois leur regard et leur petit sourire en coin, je n'ai plus qu'une envie c'est d'aller chercher ma batte de base-ball.

— C'est toi la fille du Major ? me lance celui du milieu.

A tous les coups c'est celui qui se prend pour le leader de sa mini-bande.

— Et ? je lui réponds méfiante.

Il s'avance vers moi suivi de ses potes. Je me lève, ne voulant pas me retrouver bloquée sur le fauteuil.

— Tu ne parais pas si bizarre que ça, s'étonne-t-il, non sans un regard sur mes seins.

Pour une fois, la première fois, je suis contente de porter des vêtements informes. Je croise les bras dans le vain espoir de me protéger. Je jette un œil dans la rue à la recherche d'aide, d'un témoin, juste une personne suffirait... Mais avec cette chaleur, tout le monde est terré dans les endroits climatisés. Aucun soutien à espérer.

— A quoi tu t'attendais ? je lui demande sèchement.

— Vu qu'on ne t'a jamais vue dans le coin, on finissait

par croire que t'étais un genre de monstre que l'on cache dans un institut spécialisé.

Sympa.

Ses acolytes ricanent.

— Je dois rentrer, mon père ne va pas tarder.

Belle tentative de mensonge. Mais qui ne tente rien n'a rien.

— Je ne crois pas, non. Ton père est avec nos paternels. Et ils en ont pour toute l'après-midi. Ce qui nous laisse un peu de temps pour faire connaissance.

Mon alarme interne vient de passer en niveau rouge. Je n'ai jamais eu trop l'occasion de me confronter à des garçons – *merci le pensionnat pour filles !* – mais j'en connais assez pour savoir que ça ne sent pas bon pour moi.

Quand il saisit une de mes mèches lâches, je tressaille et recule, mais je me retrouve dos au mur de la maison. Je ne suis pas militaire or je sais que ce n'est pas la bonne tactique. Ils sont beaucoup trop proches.

— Vous n'avez jamais entendu parler d'espace vital. Vous venez d'envahir le mien.

— Oh mais nous voulons juste faire connaissance avec toi. Tu sais, sur la base, nous faisons partie du comité d'accueil. Alors la moindre des choses c'est que tu sois gentille avec nous, comme nous le sommes avec toi.

Je peux sentir son souffle. Je devrais probablement lui balancer un coup de genou bien placé... Oui, c'est ce que je dois faire !

— On peut savoir ce que vous faites ici ? demande une voix qui me semble celle d'un ange.

Non pas qu'elle soit douce, mais plutôt parce que c'est celle de la personne qui va peut-être me tirer de ce mauvais pas. Les trois types ne me permettent pas de voir qui vient de parler. Ça pourrait être le Père Noël que ça

me serait égal. Tout ce que je veux c'est que leur attention ne soit plus sur moi.

Le petit merdeux qui se prend pour le leader tourne à peine la tête.

— Tu vois pas que tu nous déranges, mec ?

Mes mains tremblent. Je les cache derrière mon dos pour qu'ils ne voient pas ma panique. Pourvu que mon possible sauveur soit un militaire ou au moins quelqu'un qui n'ait pas peur de se retrouver à un contre trois. Ils ne sont pas vieux mais ils doivent tout de même atteindre le mètre quatre-vingts. Avant même que je comprenne ce qui se passe, le type face à moi est comme tiré en arrière d'un mouvement brusque. Les autres ont à peine le temps de se retourner pour voir ce qui vient d'arriver, qu'ils se figent. Et quand je suis leur regard, je comprends.

Je sais que ça doit être la peur qui me fait délirer mais c'est comme si l'homme qui se trouve à quelques pas de moi était entouré d'un halo de lumière. Comme dans un rêve.

C'est le soleil, idiotte !!

Oui, ma conscience n'est pas très diplomate.

Mais cela ne change rien. Il est là, tenant *Merdeux en chef* par le col de son polo bien repassé, le soulevant, si bien qu'il doit se mettre sur la pointe des pieds. Il est grand. Il est beau. Ses yeux lancent des éclairs. Une colère froide est en train d'envahir son regard. Ses épaules sont larges. Ce n'est pas un adolescent, c'est un homme. Je n'ai plus les écouteurs sur les oreilles mais je jurerais que j'entends Chad Kroeger¹.

Tu n'es qu'une adolescente !!! me hurle ma conscience. J'ai envie de lui répondre *Et alors ???*

1. *Hero* : Chad Kroeger ft. Jusey Scott.

— A votre place je prendrais mes jambes à mon cou et je décamperais avant que je me charge de vous apprendre les bonnes manières.

Les deux couillons qui ont encore leurs pieds qui touchent le sol hochent la tête en signe d'assentiment. Et ils s'enfuient sans demander leur reste.

— Et toi tu vas t'excuser auprès de la jeune fille avant que je te fasse avaler tes dents et regretter d'être venu au monde.

Petit Merdeux arrive avec difficulté à tourner la tête vers moi, et s'il ne se dépêche pas un peu je crois qu'il va finir par mouiller son pantalon.

— Excuse. On ne voulait pas te faire de mal.

Mais oui, bien sûr.

Mon sauveur lui souffle quelques mots à l'oreille, et, alors que je n'aurais pas cru ça possible, *Merdeux* devient encore plus pâle. Il va tourner de l'œil ? Puis il le relâche. Je n'ai jamais vu quelqu'un courir aussi vite. Et durant toute cette scène, je suis restée là, immobile, trop occupée à essayer de comprendre ce qu'il venait de se passer.

Et à baver devant ton sauveur ! Ferme la bouche !!

Cette fois j'écoute ma conscience.

— Tu dois être Cassie.

Il connaît mon prénom ?

Avant de répondre – certainement une ânerie – j'entends derrière lui quelqu'un qui appelle mon nom sur un ton enjoué.

— Ohé !! Cassie !!

Merde, mon frère !

— Chase ?

— Surprise ! Je me suis dit que comme tu étais à la base, et que je passerais te voir avant de rejoindre la fac avec Scott. Tu as fait la connaissance de mon pote ?

Scott ? Mon sauveur s'appelle Scott... et c'est l'ami de Chase... Son meilleur ami, si je me souviens bien de ce qu'il m'avait dit au téléphone.

Il ne faut pas que mon frère apprenne ce qui vient de se passer ! Il deviendrait fou de rage et risquerait de faire une bêtise en allant régler leur compte aux trois garçons et surtout mon père l'apprendrait et je risquerais d'avoir des soucis. Je sais que ce n'est pas ma faute, mais pour mon père je ne suis jamais innocente. Il me dira que je n'avais qu'à respecter les règles et ne pas sortir. Comment lui dire que je pensais être en sécurité sur une base militaire ? Je m'en veux suffisamment comme ça. Et si en plus Chase avait des problèmes à cause de moi...

Scott me regarde et il doit lire la panique dans mon regard car il répond à ma place.

— Je venais juste de dire à Cassie que tu m'avais beaucoup parlé d'elle.

En quelques minutes, cet homme que je ne connais pas vient de me sauver... deux fois. Je l'observe un peu plus, ne pouvant détacher mon regard. Ses cheveux sont bruns, ses yeux gris clair. Je ne pensais pas avoir un genre d'homme mais, maintenant j'en ai un. C'est lui, mon genre.

Est-ce que le coup de foudre existe ? Oui, maman avait raison.

Je vois dans ses magnifiques yeux qu'il me voit comme une gamine. Il doit avoir à peu près dix-neuf ans, comme Chase. Avec mes quatorze ans, je suis effectivement une gamine pour lui.

Pour l'instant.